

Jean Delisle

LES TRADUCTEURS DE PAPIER (I)

LES TRADUCTEURS DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les traducteurs et interprètes représentés dans la littérature québécoise sont-ils à l'image des traducteurs non fictifs? Sont-ils la copie conforme des membres de l'OTTIAQ?

«Antoine, le traducteur, n'avait pas seulement traversé le roman, il l'avait vécu, réellement, avec toutes les fibres de son être. Tout à coup, il comprit. Il comprit qu'il était lui aussi un personnage de fiction, que tout cela, réalité, fiction, se fondait en un seul et même rêve.»

(Nicole Lavigne, *Moscou la nuit*, 1998)

NOMBREUX SONT LES ÉCRIVAINS d'expression française au Canada qui ont trouvé dans la pratique de la traduction un moyen de subsistance connexe à l'écriture originale. «Nos écrivains, a écrit Pierre Baillargeon, exercent tous un métier parallèle; ils sont avocats, médecins, traducteurs, prêtres» (Baillargeon 1944 : 53). Dans son roman *Les Médisances de Claude Perrin*, Pierre Baillargeon écrit encore : «Manger ou ne pas manger, là est la question. Je soutenais que, pour l'écrivain, il y a toujours de la vache enragée, le petit emploi [...]» (Baillargeon 1973 : 118). À ses yeux, le métier de traducteur est un «petit emploi».

Les auteurs ayant consacré à la traduction une part importante de leur activité intellectuelle ont-ils transposé dans leurs œuvres de création leurs préoccupations de traducteur? S'ils ont mis en scène des traducteurs fictifs, ceux-ci leur ressemblent-ils? Quel portrait en ont-ils tracé? Les ont-ils représentés au travail, entourés de leurs dictionnaires et aux prises avec leurs problèmes d'équivalences? Nous renseignent-ils sur leur âge? leur état civil? leur niveau de scolarité? Le personnage traducteur est-il un dilettante ou un salarié? Où travaille-t-il? dans une administration publique? une entreprise privée? une agence de publicité? une maison d'édition? une salle de rédaction? Quel regard porte-t-il sur son métier? Est-il politisé? En somme, le portrait du traducteur qui se dégage de la littérature québécoise est-il conforme à celui du traducteur non fictif¹?

¹ Dans des travaux antérieurs, j'ai dégagé le portrait du «traducteur réel» dans la Fonction publique fédérale (*Au cœur du dialogue canadien / Bridging the Language Solitudes*, 1984), à la Société des traducteurs du Québec (*Les Alchimistes des langues / The Language Alchemists*, 1990).

Si «le roman est un document social», comme le prétendait Alfred Desrochers (cité par Maurel 1946 : 267), nous devrions normalement nous attendre à ce qu'il y ait coïncidence plus ou moins grande entre le «traducteur de papier» et le «traducteur en chair et en os». Il n'est pas impossible non plus que l'image du traducteur évoluant dans l'univers fictif soit investie d'une valeur proprement littéraire et qu'il soit intégré consciemment ou non au processus de création littéraire.

Personnages-traducteurs

Un premier constat s'impose : la matière à étudier ne manque pas. À ce jour, j'ai recensé pas moins de 225 écrivains-traducteurs et 136 personnages-traducteurs dans 86 œuvres littéraires appartenant aux genres les plus divers : romans, nouvelles, contes, pièces de théâtre et pastiches.

Avant de parler des traducteurs imaginaires eux-mêmes, disons un mot des auteurs qui leur ont prêté vie. Les écrivains ayant exercé le métier de traducteur à temps partiel ou à plein temps appartiennent à toutes les époques de l'histoire littéraire du Québec. Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871), dont le fils, rappelons-le, fait paraître en 1837 le tout premier roman canadien de langue française, *L'Influence d'un livre*, a été de 1813 à 1816 «Traducteur français et secrétaire français du Gouverneur en Conseil». De 1841 à 1863, retiré dans son manoir de Saint-Jean-Port-Joli, il a mené une vie de patriarche solitaire et traduit des romans de Walter Scott. Plus près de nous, Lori Saint-Martin est une jeune auteure qui a habité Toronto où elle enseignait la littérature québécoise et la traduction, en plus de pratiquer le métier d'interprète de conférence. Elle vit aujourd'hui à Montréal et enseigne à l'UQAM. Dans son premier livre de fiction, *Lettre imaginaire à la femme de mon amant* (1991), une nouvelle intitulée «Départs» met en scène une interprète pigiste.

Les interprètes sont des voyageurs et des parleurs, ils savent traiter en deux ou trois langues de choses qu'ils ne comprennent dans aucune. Leurs bagages sont légers, ils peuvent recommander un hôtel à Whitehorse ou un restaurant à Manille, vous fourniront les coordonnées d'un charmant collègue d'Amsterdam. Ils aiment les mauvais calembours, les mots croisés, la distance.

Hier ils étaient partis et demain ils repartiront, entre-temps ils parlent, sérieux, concentrés, polyglottes (Saint-Martin 1991 : 31-32).

En 2001, Marie-Célie Agnant, née à Port-au-Prince et vivant maintenant à Montréal, fit paraître *Le Livre d'Emma*. Un des personnages principaux de ce roman est une interprète, Flore, «une négresse ratée», qui recueille les confidences d'Emma, internée dans un hôpital

J'ai aussi brossé un tableau de l'évolution de la traduction dans l'ensemble du pays depuis 1534 (*La Traduction au Canada / Translation in Canada, 1534-1984*, 1987).

psychiatrique, car elle est frappée d'une malédiction comme le sont les femmes de sa lignée. L'auteure est elle-même traductrice et interprète culturelle et travaille auprès de communautés haïtiennes et latino-américaines.

Entre l'«ancien Canadien» et la néo-canadienne de la relève, bon nombre d'écrivains québécois ont touché à la traduction. Qu'il suffise de citer les noms d'Antoine Gérin-Lajoie, William Chapman, Jules Fournier, Alonzo Cinq-Mars, Rodolphe Girard, Harry Bernard, Pierre Baillargeon, Paul Morin, Jean Filiatrault, Jean Simard, Michel Garneau, Alfred Desrochers, Jean Hamelin, Alain Grandbois, Michel Beaulieu, Paul Chamberland, Madeleine Gagnon, Dominique Blondeau, Jacques Poulin, Hélène Rioux, Pauline Harvey, Jean Marcel. Au début de l'Office national du film, on chercha à recruter un traducteur. Se portèrent candidats les trois poètes Fernand Ouellet, Gilles Hénault et Michel van Schendel, ainsi que le romancier Jacques Godbout, qui obtint le poste.

Métier : écrivain-traducteur

On aurait tort de penser que les auteurs-traducteurs s'adonnent tous à la traduction littéraire. La plupart pratiquent ou ont pratiqué largement ce qu'on appelle la «traduction alimentaire», bien que la traduction littéraire puisse être tout autant «alimentaire». Ils sont pigistes pour des entreprises privées et des administrations publiques ou travaillent dans les services de dépêches des journaux. Le regretté Michel Beaulieu (1941-1985) m'a confié, par exemple, qu'il traduisait de la poésie pour son plaisir et, sous le couvert de l'anonymat, des romans pornographiques pour mettre du beurre dans les épinards...

Le cas d'Hubert Aquin est assez amusant. On sait qu'il a souvent été aux prises avec de sérieuses difficultés financières. Pierre Tisseyre lui confiait des travaux de traduction pour lui permettre de joindre les deux bouts, et il s'en acquittait fort honnêtement. «Quand il le voulait, c'était un bon traducteur», rapporte l'éditeur (cité dans Guay 1983 : 201). Mais un jour, Pierre Tisseyre demande à notre homme de traduire un livre sur les Anglais et les Iroquois écrit par un vieux médecin, fanatique du rapprochement entre Canadiens anglais et Canadiens français. Ce médecin s'était mis au français à 70 ans passés. Le programme d'aide à la traduction du Conseil des Arts du Canada n'existant pas encore, l'éditeur lui avait dit : «Si

vous payez la traduction, je trouverai un traducteur et je publierai le livre» (*ibid.* : 202). Aquin, qui traversait alors une période de vaches maigres, avait demandé d'être payé au fur et

à mesure qu'il remettrait sa traduction. Pierre Tisseyre avait donc donné des instructions en ce sens à sa secrétaire. Il avait évidemment convenu de le payer tant la page du livre original, et non tant la page de la traduction, ce que la pauvre secrétaire perdit de vue. L'éditeur faisait parvenir la traduction au fur et à mesure à l'auteur qui, au bout d'un certain temps, commença à s'affoler : «Mais je ne comprends pas, je n'ai jamais écrit des choses pareilles. [...] J'ai fait des recherches, ce que j'écris est authentique, il ne faut rien modifier» (*ibid.*).

Au début, rapporte Pierre Tisseyre, j'ai pensé qu'Hubert Aquin prenait quelques libertés avec le texte anglais mais finalement j'ai réagi, j'ai comparé la traduction incriminée et le texte original et je me suis aperçu que mon Hubert, quand il avait besoin d'argent, se mettait à sa machine à écrire et écrivait n'importe quoi sur les Anglais et les Iroquois. Avec de grosses marges, beaucoup de paragraphes et pas mal de dialogues de façon à ce que ça couvre beaucoup de pages, puis il venait chercher son chèque (cité dans Guay 1983 : 203).

L'auteur de *Prochain épisode* a ainsi touché une coquette somme. Évidemment, pour faire taire leurs ventres creux, les écrivains québécois n'ont pas tous eu recours à de tels stratagèmes, contrairement à l'éthique professionnelle. Loin s'en faut. Une chose est sûre cependant : la traduction a été pour beaucoup d'entre eux une source de revenu non négligeable. Nombreux sont ceux qui ont vécu et vivent de leur plume traductrice...

Références

- AGNANT, Marie-Célie (2001), *Le Livre d'Emma*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage / Port-au-Prince, Les Éditions Mémoire, 167 p.
- BAILLARGEON, Pierre (1944), «La carrière des lettres», dans *L'Amérique française*, n° 21, p. 48-56.
- BAILLARGEON, Pierre (1973), *Les Médisances de Claude Perrin*. Présenté par André Gaulin, Montréal, Les Éditions du Jour, 197 p. [Montréal, Parizeau, 1945].
- GUAY, Jean-Pierre (1983), *Lorsque notre littérature était jeune*. Propos de Pierre Tisseyre recueillis et présentés par J.-P. Guay, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 264 p.
- LAVIGNE, Nicole (1998), *Moscou la nuit*, Montréal, Éditions des Intouchables, 197 p.
- MAUREL, Charles (1946), «Nos héros de romans», dans *Canada français*, sept. 1945 p. 43-45 et janv. 1946, p. 263-270.
- SAINT-MARTIN, Lori (1991), *Lettre imaginaire à la femme de mon amant*, Montréal, L'Hexagone, 133 p.

Source : « Les traducteurs dans la littérature québécoise » (2003), série « Les traducteurs de papier », dans *Circuit*, n° 78, p. 20-21.